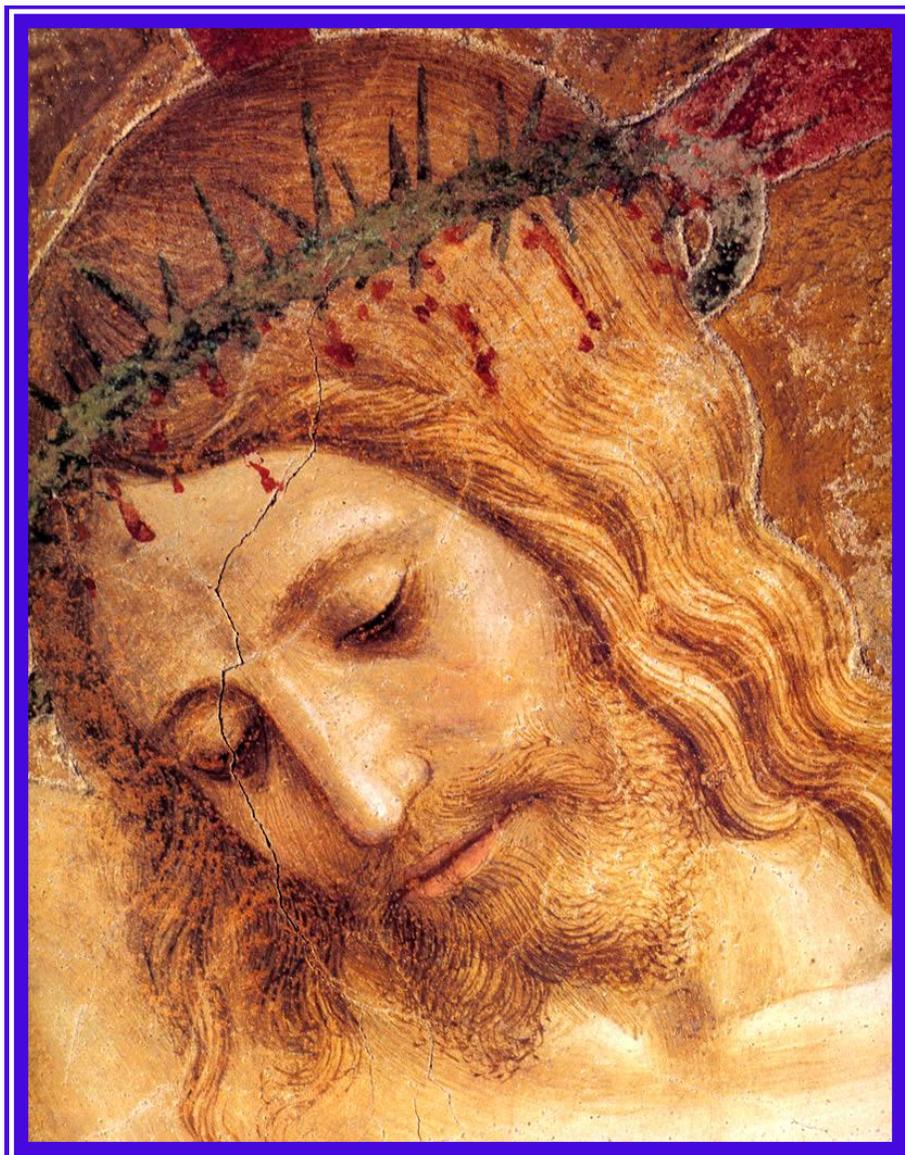


* Commentaires du 18 mars 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.



1. Les textes de ce dimanche

01. 2Ch 36, 14-16.19-23
02. Ps 136, 1-2, 3, 4-5, 6
03. Ep 2, 4-10
04. Jn 3, 14-21

PREMIÈRE LECTURE : 2Ch 36, 14-16.19-23

Deuxième livre des Chroniques

36

- 14i Sous le règne de Sédécias, tous les chefs des prêtres et le peuple multipliaient les infidélités, en imitant toutes les pratiques sacrilèges des nations païennes, et ils profanaient le temple de Jérusalem consacré par le Seigneur.
- 15 Le Dieu de leurs pères, sans attendre et sans se lasser, leur envoyait des messagers, car il avait pitié de sa Demeure et de son peuple.
- 16 Mais eux tournaient en dérision les envoyés de Dieu, méprisaient ses paroles, et se moquaient de ses prophètes ; finalement, il n'y eut plus de remède à la colère grandissante du Seigneur contre son peuple.
- 19 Les Babyloniens brûlèrent le temple de Dieu, abattirent les murailles de Jérusalem, incendièrent et détruisirent ses palais, avec tous leurs objets précieux.
- 20 Nabucodonosor déporta à Babylone ceux qui avaient échappé au massacre ; ils devinrent les esclaves du roi et de ses fils jusqu'au temps de la domination des Perses.
- 21 Ainsi s'accomplit la parole du Seigneur proclamée par Jérémie : *La terre sera dévastée et elle se reposera durant soixante-dix ans, jusqu'à ce qu'elle ait compensé par ce repos tous les sabbats profanés.*
- 22 Or, la première année de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole proclamée par Jérémie, le Seigneur inspira Cyrus, roi de Perse. Et celui-ci fit publier dans tout son royaume – et même consigner par écrit – :
- 23 « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre ; et il m'a chargé de lui bâtir un temple à Jérusalem, en Judée. Tous ceux d'entre vous qui font partie de son peuple, que le Seigneur leur Dieu soit avec eux, et qu'ils montent à Jérusalem ! »



Dès 598, le roi de Babylone, Nabuchodonosor est le maître à Jérusalem ; il pille et saccage le Temple ; il nomme et destitue les rois ; et pour mater les mauvaises volontés, il opère déjà une déportation massive ; le deuxième livre des Rois (24) raconte qu'il déporta tout Jérusalem, tous les chefs, tous les gens riches, soit dix mille déportés, tous les artisans du métal, les serruriers, et bien sûr, les militaires si bien qu'il ne resta que les petites gens du pays.

Il met en place à Jérusalem le roi Sédécias qui régnera de 598 à 587 av. J.C. Mais Sédécias n'est pas plus docile que les autres, ni à Dieu, ni à ses prophètes, ni au souverain du moment, Nabuchodonosor. En 587, celui-ci fait pour la deuxième fois le siège de Jérusalem et écrase la révolte de Sédécias. Le siège dura plus de 18 mois et acheva la destruction de Jérusalem. La presque totalité du peuple fut déportée.

Généralement, c'est à partir de 587 que l'on décompte la durée de l'Exil à Babylone. Un Exil qui durera jusqu'à ce que Nabuchodonosor soit à son tour écrasé par la nouvelle puissance montante au Moyen-Orient, l'Iran qu'on appelle encore la Perse, à l'époque.

La politique de Cyrus, roi de Perse, va faire l'affaire des habitants de Jérusalem : systématiquement, il renvoie dans leur pays d'origine toutes les populations déplacées ; la population juive en bénéficie tout comme les autres.

C'est tellement inespéré qu'on verra là la main de Dieu ! « La première année de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole proclamée par Jérémie, le Seigneur inspira Cyrus, roi de Perse. Et celui-ci fit publier dans tout son royaume, et même consigner par écrit : Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre ; et il m'a chargé de lui bâtir un temple à Jérusalem, en Judée. Tous ceux qui font partie de son peuple, que le Seigneur leur Dieu soit avec eux, et qu'ils montent à Jérusalem ! »

Mais qu'avait donc dit Jérémie ? Il avait tout simplement joué son rôle de prophète : rappelant sans cesse la loi de Dieu et menaçant le peuple des pires châtiments, s'il ne se convertissait pas ! À son grand désespoir, les événements lui avaient donné raison.

Pour l'auteur des Chroniques, tout cela est clair : Dieu a patienté, patienté ; il a mis son peuple en garde, comme on avertit quelqu'un au bord du précipice ; mais ni le peuple ni le roi n'ont rien voulu entendre : « Tous les chefs des prêtres et le peuple multipliaient les infidélités, en imitant toutes les pratiques sacrilèges et ils profanaient le Temple de Jérusalem consacré par le Seigneur ». En lisant Jérémie, on s'aperçoit que le reproche le plus grave qu'il adresse à son peuple, c'est d'avoir complètement défiguré la religion de l'Alliance : non seulement, on ne respecte plus le sabbat, mais surtout on retombe dans l'idolâtrie, et dans ce qu'elle a de pire à l'époque, les sacrifices humains. Les commandements envers Dieu sont abandonnés... les commandements envers les autres sont abandonnés.

Dieu, lui, n'oubliait pas son Alliance : il était toujours « Le Dieu de leurs pères » : depuis le temps des patriarches, Abraham, Isaac, Jacob... « Sans attendre et sans se lasser, il

envoyait ses messagers » ; ce n'est pas pour défendre ses propres intérêts que Dieu rappelle sans cesse les commandements, par l'intermédiaire de ses prophètes ; Jérémie a cette parole extraordinaire : « Est-ce bien moi qu'ils offensent ? dit Dieu ; n'est-ce pas plutôt eux-mêmes ? Et ils devraient en rougir. » (Jr 7, 19). Ce qu'il veut dire par là, c'est que le peuple libéré par Dieu se fait lui-même esclave de faux dieux et retombe dans des pratiques indignes d'hommes libres. « Ils m'abandonnent, moi, la source d'eau vive, dit Dieu, pour se creuser des citernes, des citernes fissurées qui ne retiennent pas l'eau » (Jr 2, 13).

Mais on sait comment ils ont traité les prophètes. « Ils tournaient en dérision les envoyés de Dieu, méprisaient ses paroles et se moquaient de ses prophètes. » Alors est arrivé ce qui devait arriver : le Dieu fidèle à sa Parole avait promis le bonheur si on obéissait aux commandements, et le malheur si on désobéissait ; sa fidélité à cette Parole exigeait qu'il finisse par sévir. « Finalement, il n'y eut plus de remède à la colère grandissante du Seigneur contre son peuple. »

Nous sommes surpris qu'un texte biblique, relativement tardif, parle encore de « colère » de Dieu, comme si Dieu pouvait, comme nous, se laisser aller à des emportements ; mais c'est le contexte historique qui exige ce genre de discours : le danger de l'idolâtrie est encore présent, visiblement. Pour imposer la foi au Dieu unique, il n'y a pas d'autre moyen que de lui imputer la responsabilité de tous les événements : aussi bien la catastrophe de l'Exil que, ensuite, le retour permis par Cyrus. À cette étape de la réflexion théologique, on pense forcément : s'il n'est pas le Maître de tout, c'est qu'il y a d'autres dieux. Plus tard, au fur et à mesure qu'on progressera dans la Révélation, on découvrira que tous nos sentiments humains de colère et de vengeance sont totalement étrangers à Dieu, le Tout-Autre, car il n'y a en lui qu'une réalité, l'Amour.

En attendant, l'auteur du livre des Chroniques a déjà trouvé le moyen d'affirmer deux choses capitales de la foi : premièrement, Dieu reste toujours « le Dieu des pères » quelle que soit l'infidélité de son peuple et il fera tout pour l'empêcher de tomber dans le précipice. Deuxièmement, quand le peuple est dans le précipice, il trouvera le moyen de l'en sortir, car rien n'est impossible à Dieu.

Compléments

« Soixante-dix ans » (verset 21) : voici un bon exemple de l'utilisation des chiffres dans la Bible ; les premiers départs à Babylone ont lieu en 598 av. J.C. L'édit de Cyrus autorisant le peuple à rentrer à Jérusalem date de 538. L'Exil aura donc duré au maximum 60 ans, et pour le plus grand nombre, il n'aura même duré que 50 ans. Que signifie donc ce chiffre de 70 ans qui n'est pas vérifié historiquement ? La citation que l'auteur attribue à Jérémie est en fait empruntée à deux livres de la Bible, celui de Jérémie et le Lévitique (Jr 25, 11 ; 29, 10 ; Lv 26, 34 - 35). Jérémie parle effectivement de 70 ans, mais seulement dans le sens de la longue durée : 70 ans, c'est à peu près la durée de la vie humaine : le psaume 89, verset 10, dit explicitement : « 70 ans, c'est la durée de notre vie, 80 si elle est vigoureuse ».

Le Lévitique n'emploie pas l'expression 70 ans, mais il donne à l'Exil le sens de réparation pour tous les sabbats profanés. Il faut se rappeler ce qu'était l'année sabbatique : tous les 7 ans, la terre elle-même devait être au repos, on ne devait pas la cultiver (du moins telle

était la loi). Mais, tout comme le sabbat hebdomadaire, le sabbat de la terre a été maintes fois violé. L'Exil sera alors pour la Terre Promise comme un sabbat forcé.

L'auteur du Livre des Chroniques fait donc le lien entre la durée de 70 ans dont parle Jérémie et l'idée de compensation des sabbats. Rapprochement d'autant plus parlant que 70, c'est 10 fois 7, un multiple d'années sabbatiques.

Par ailleurs, très probablement, pour lui, cette durée de 70 ans correspond à une durée précise : 585 - 515 av. J.C., c'est-à-dire celle de l'interruption du culte : le Temple de Jérusalem n'a été reconstruit qu'en 515 par Zorobabel. Pour lui, la privation du Temple et du culte est encore plus grave, encore plus douloureuse que l'Exil en terre ennemie. Ces relectures successives ne se contredisent pas, mais enrichissent la compréhension. Il nous faut apprendre à lire entre les lignes.

De même qu'on a interprété l'Exil comme une punition, on interprète le retour d'Exil comme un retour en grâce ; on sait aujourd'hui que la grâce, la faveur de Dieu ne nous ont jamais quittés.

PSAUME : Ps 136, 1-2, 3, 4-5, 6

Psaume 136/137

R/ *Souviens-toi, Seigneur, de ton amour, et vient nous sauver*

- 01 Au bord des fleuves de Babylone
nous étions assis et nous pleurions, +
nous souvenant de Sion ; *
- 02 aux saules des alentours
nous avons pendu nos harpes.
- 03 C'est là que nos vainqueurs
nous demandèrent des chansons, +
et nos bourreaux, des airs joyeux : *
« Chantez-nous, disaient-ils,
quelque chant de Sion. »
- 04 Comment chanterions-nous
un chant du Seigneur +
sur une terre étrangère ? *
- 05 Si je t'oublie, Jérusalem,
que ma main droite m'oublie !
- 06 Je veux que ma langue
s'attache à mon palais +
si je perds ton souvenir, *
si je n'élève Jérusalem,
au sommet de ma joie.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 136, 1-2, 3, 4-5, 6

Ce psaume parle au passé : c'est donc qu'on est de retour ; effectivement, après le retour de l'Exil à Babylone, on a pris l'habitude de célébrer chaque année une journée de deuil et de pénitence à la date anniversaire de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor ; au cours d'une célébration pénitentielle, dans le Temple enfin reconstruit, on se souvient de cette période terrible : « *Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion* ».

Tous les exilés du monde peuvent se reconnaître dans cette plainte terrible ; les larmes du souvenir, d'abord, sur une terre étrangère ; les noms de la ville aimée, Sion, Jérusalem, reviennent à chaque strophe. Pire, cette « terre étrangère » est hostile, narquoise et le mal du pays se mêle à l'humiliation : « *Nos vainqueurs nous demandèrent des chansons, et nos bourreaux, des airs joyeux : chantez-nous, disaient-ils, quelque chant de Sion.* » L'un des grands plaisirs du vainqueur est parfois d'humilier les vaincus, on le sait bien : le chagrin même des victimes devient un spectacle pour la joie des bourreaux. Plus grave encore, ces chants de Sion, que les Babyloniens réclament, ce sont les psaumes des pèlerinages : ces chants qui ont accompagné tant de fois la marche fervente de tout un peuple vers la Maison du Seigneur. Ce serait un véritable parjure de chanter ces chants-là devant des païens : « *Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ?* »

Sion, Jérusalem, ce n'est pas seulement la mère-patrie : c'est d'abord et avant tout la Ville Sainte, la Ville de Dieu. C'est lui qui l'a choisie : David venait de conquérir la citadelle des Jébusites, avec l'intention d'y installer sa capitale ; choix militaire et politique, d'abord ; c'était sur une hauteur, la colline de Sion ; et il y a fait transporter l'Arche au cours d'une grande fête. Puis Dieu a fait dire à David, par le prophète Gad, d'acheter le champ d'Arauna le Jébusite, sur une autre colline, un peu plus au Nord ; et c'est là que, plus tard, Salomon construira le Temple. Quand on cite Sion ou Jérusalem, dans les psaumes, il ne s'agit pas d'une précision géographique, on vise l'ensemble de la ville, en tant qu'elle est le lieu de Dieu, le lieu qu'il a choisi pour habiter au milieu de son peuple, « Lui que les cieus des cieus ne peuvent contenir » comme disait Salomon (1 R 8, 27). Parce qu'elle est la ville de Dieu, Jérusalem ne peut rester dans l'oubli ; un jour ou l'autre, on en est sûrs, elle sera relevée de ses ruines. On ne doit pas, on ne peut pas oublier Jérusalem, parce qu'on sait que Dieu lui-même ne peut pas l'oublier : comment oublierait-il la promesse faite à Salomon ? « *Cette Maison que tu as bâtie (dit Dieu), je l'ai consacrée afin d'y mettre mon Nom à jamais ; mes yeux et mon cœur y resteront toujours.* » (1 R 9, 7).

Et, dans les périodes difficiles, les prophètes alimentent cette espérance : « *Sion disait : le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée ! La femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair ? Même si celles-là oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas ! Voici que, sur mes paumes, je t'ai gravée, que tes murailles sont constamment sous ma vue.* » (Isaïe 49, 15-16). Au passage, on peut noter que ces murailles, dont parle Isaïe (pendant l'Exil à Babylone), n'existent plus, elles ont été rasées. Et, justement, le prophète n'hésite pas à affirmer « *elles sont constamment sous ma vue.* »

Car, pour les croyants, l'espérance est plus forte que tout ; le mot « souvenir » revient plusieurs fois dans le psaume : « *Nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion ... je veux que ma langue s'attache à mon palais, si je perds ton souvenir* ». Ce souvenir comporte des regrets, bien sûr, mais il est aussi et surtout le souvenir des promesses de Dieu et c'est cette mémoire qui a permis de tenir debout jusqu'au jour du retour. (Comme un grand amour, ou une grande foi, donne la force de surmonter les pires épreuves). Il faut résolument oublier la catastrophe pour se tourner vers l'avenir : « *Ne vous souvenez plus des premiers événements, ne ressassez plus les faits d'autrefois. Voici*

que, moi, dit Dieu, je vais faire du neuf, qui déjà bourgeonne ; ne le reconnaîtrez-vous pas ?» (Is 43, 18-19).

Les larmes que l'on verse sur les bords des fleuves de Babylone, ce sont aussi celles du remords ; il faut que Dieu nous sauve surtout de nous-mêmes. Parce que le pire ennemi de l'homme, c'est lui-même, qui prend sans cesse de fausses pistes. Ce psaume, nous l'avons dit, était chanté au cours d'une célébration pénitentielle ; car on sait bien que les malheurs passés ne sont pas le fruit du hasard : si les habitants de Jérusalem ont connu toutes les horreurs de la guerre, de la déportation, de l'Exil, des travaux forcés imposés par le vainqueur, ils savent qu'ils le doivent à leur conduite insensée, à leurs divisions intérieures, à leurs prétentions politiques... Il a suffi que Dieu les laisse suivre leurs mauvaises pentes. Mais, désormais, on se retourne vers lui, et Dieu promet un nouvel avenir. Dieu va faire revenir son peuple, Dieu va pardonner à son peuple.

Et le destin futur de Jérusalem est bien plus beau que le passé ! Vous connaissez la prophétie très imagée de Baruch : *« Jérusalem, quitte ta robe de souffrance et d'infortune et revêts pour toujours la belle parure de la gloire de Dieu. Couvre-toi du manteau de la justice, celle qui vient de Dieu, et mets sur ta tête le diadème de la gloire de l'Eternel ; car Dieu va montrer ta splendeur à toute la terre qui est sous le ciel »* (Ba 5, 1-5). Et Isaïe affirme que c'est là que se rassembleront toutes les nations quand viendra la fin de l'histoire humaine : *« Le Seigneur, le tout-puissant va donner, sur cette montagne, un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins vieux décantés. Il fera disparaître sur cette montagne le voile tendu sur tous les peuples, l'enduit plaqué sur toutes les nations. Il fera disparaître la mort pour toujours. Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages et dans tout le pays il enlèvera la honte de son peuple. Il l'a dit, lui, le Seigneur. On dira ce jour-là : c'est lui notre Dieu, nous avons espéré en lui et il nous délivre. C'est le Seigneur en qui nous avons espéré. Exultons, jubilons, puisqu'il nous sauve. »* (Is 25, 6).

DEUXIÈME LECTURE : Ep 2, 4-10

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens

2

- 04i** Frères, Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés,
05 nous qui étions des morts par suite de nos fautes, il nous a fait revivre avec le Christ : c'est bien par grâce que vous êtes sauvés.
06 Avec lui, il nous a ressuscités ; avec lui, il nous a fait régner aux cieux, dans le Christ Jésus. Par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus,
07 il voulait montrer, au long des âges futurs, la richesse infinie de sa grâce.
08 C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, à cause de votre foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.
09 Cela ne vient pas de vos actes, il n'y a pas à en tirer orgueil. C'est Dieu qui nous a faits,
10 il nous a créés en Jésus Christ, pour que nos actes soient vraiment bons, conformes à la voie que Dieu a tracée pour nous et que nous devons suivre.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Ep 2, 4-10

Une fois de plus, on est émerveillés de la cohérence de toute la Bible ! C'est dans cette même lettre aux Éphésiens, un peu plus haut, que Paul a déployé cette fresque extraordinaire du dessein bienveillant de Dieu qui est pour lui la clé de lecture de toute l'histoire humaine. Ici, il ne fait que continuer et développer cette méditation. Nous connaissons bien cette phrase « *Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement : réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, (littéralement « récapituler en Christ »), ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre* ».

Dans le texte d'aujourd'hui, Paul reprend, développe les deux idées maîtresses de cette phrase : premièrement, *le dessein de Dieu est bienveillant*, deuxièmement, *son projet est de tout réunir en Jésus-Christ*.

* **Premièrement**, le dessein de Dieu est bienveillant : le vocabulaire de Paul est extrêmement répétitif ; cette insistance est évidemment intentionnelle : « *Dieu est riche en miséricorde* »... « *le grand amour dont il nous a aimés* »... « *le don de Dieu* »... « *sa bonté pour nous* »... « *la richesse infinie de sa grâce* », et le mot « *grâce* » revient trois fois dans ces quelques lignes. La richesse de la miséricorde de Dieu n'est pas une découverte de Paul ou du Nouveau Testament : Paul l'a apprise dans son catéchisme juif ; c'était justement la grande découverte du peuple d'Israël : « *Comme la tendresse du père pour ses fils, ainsi est la tendresse du Seigneur pour celui qui le craint* » (Ps 102/103, 13).

Mais, on le sait bien, un amour peut être méconnu : la méprise sans cesse renaissante de l'homme sur les intentions de Dieu est l'un des thèmes majeurs de l'Ancien Testament ; la juxtaposition des deux récits de création dans le livre de la Genèse en est un exemple : premier récit (Gn 1), ce merveilleux poème, scandé par le refrain « *Et Dieu vit que cela était bon* », parce que le projet de Dieu n'était que bon, son dessein bienveillant ; deuxième récit (Gn 2-3), l'homme n'a pas su résister à la tentation du soupçon : peut-être après tout les intentions de Dieu n'étaient-elles pas si généreuses que cela ? Peut-être était-il inquiet des trop grands progrès de l'humanité ? Notre malheur, c'est que cette méfiance nous détourne de Dieu et donc de notre source de vie ; Dieu avait bien prévenu (le fruit de l'arbre de la connaissance de ce qui rend l'homme heureux ou malheureux n'est pas à notre portée), mais sa mise en garde elle-même a été mal interprétée. Paul y revient très souvent : cet homme soupçonneux, détourné de Dieu n'est qu'un vieil homme, proche de la mort ; il n'a même pas la force de revenir à la source, de se rapprocher de Dieu. Il faut que Dieu lui-même l'attire à lui : comme le dit Jésus lui-même dans l'évangile de Jean, « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* » (Jn 3, 16, 17. Cf. l'évangile de ce dimanche). C'est cela le grand amour dont il nous a aimés. Je reviens à Paul : dans un autre passage de la lettre aux Éphésiens, il conclut : « *Il vous faut, renonçant à votre existence passée, vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt sous l'influence des convoitises trompeuses ; il vous faut être renouvelés par la transformation spirituelle de votre intelligence et revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité.* » (Ep 4, 22 - 24).

* **Deuxièmement**, le projet de Dieu est de tout réunir en Jésus-Christ. Paul emploie à plusieurs reprises les expressions « *avec lui* » et « *en lui* »... « *Dieu nous a fait naître avec le Christ* »... « *Avec lui, il nous a ressuscités ; avec lui, il nous a fait régner aux cieux* »... « *Il nous a créés en Jésus-Christ* »... « *Par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus* »...

C'est un mystère proprement insondable pour nous, et pourtant c'est le centre même de notre foi : l'humanité est appelée à ne faire plus qu'un en Christ, c'est notre vocation ultime ; il faut bien reconnaître que nous en sommes encore loin ; et pourtant toutes les expressions de Paul sont au passé, ce qui veut dire que, dans une certaine mesure au moins, cette solidarité, cette réunion est déjà accomplie. Quelques versets plus bas, Paul continue sur ce thème de l'Homme Nouveau : « *Il a voulu ainsi, à partir du juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la Croix ; là, il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient proches. Et c'est grâce à lui que les uns et les autres, dans un seul esprit, nous avons l'accès auprès du Père* » (Ep 2, 15 - 18).

Enfin Paul précise : « *C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, à cause de votre foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas de vos actes, il n'y a pas à en tirer orgueil* » (Ep 2, 8-9). Cela aussi, l'Ancien Testament l'avait découvert : il suffit d'écouter Moïse parler au peuple dans le Deutéronome « *Si le Seigneur s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le moindre de tous les peuples... mais c'est que le Seigneur vous aime...* » (Dt 7, 7) ; ou bien encore : « *Reconnais que ce n'est pas parce que tu es juste que le Seigneur ton Dieu te donne ce bon pays en possession, car tu es un peuple à la nuque raide* » (Dt 9, 4 - 6). Et enfin Isaïe : « *Tu vaux cher à mes yeux, tu as du poids et moi, je t'aime.* » (Is 43, 4).

Au fond, il faudrait modifier le proverbe : on dit volontiers « c'est la foi qui sauve »... en réalité, dit Paul, « *c'est la grâce qui sauve* ». Nous n'y sommes pour rien. Donc, cessons, une bonne fois de parler de mérites ! Mais, comme chacun sait, les cadeaux, on est libre de les accepter ou non... La foi, c'est cela, peut-être : tout simplement, accueillir librement et humblement le don gratuit de Dieu.

N.B. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui pensent que les lettres aux Éphésiens et aux Colossiens ne sont peut-être pas de la main de Paul lui-même mais d'un disciple plus tardif qui aurait repris et développé sa réflexion théologique en parfaite fidélité à l'apôtre.

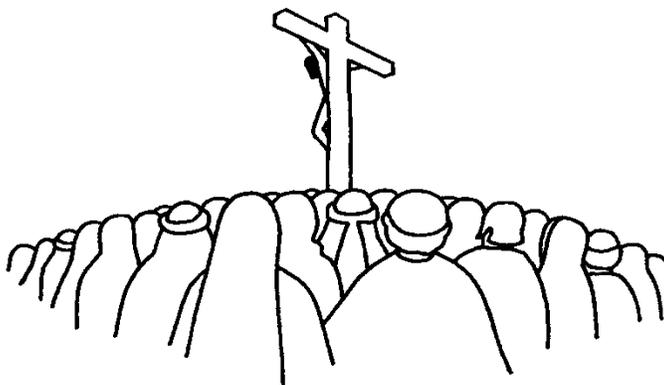
ÉVANGILE : Jn 3, 14-21

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean

3

- 14 De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé,
- 15 afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle.
- 16 Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle.
- 17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.
- 18 Celui qui croit en lui échappe au Jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.
- 19 Et le Jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

- 20 En effet, tout homme qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées ;
- 21 mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient reconnues comme des œuvres de Dieu. »



L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Jn 3, 14-21

Commençons par l'épisode du serpent de bronze ; cela se passe dans le désert du Sinäï pendant l'Exode à la suite de Moïse. Les Hébreux sont assaillis par des serpents venimeux, et comme ils n'ont pas la conscience très tranquille (parce qu'une fois de plus ils ont « *récriminé* », « *murmuré* », comme dit souvent le livre de l'Exode), ils sont convaincus que c'est une punition du Dieu de Moïse ; ils vont donc supplier Moïse d'intercéder pour eux : « *Le peuple vint trouver Moïse en disant : Nous avons péché en critiquant le Seigneur et en te critiquant ; intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents ! Moïse intercèda pour le peuple et le Seigneur lui dit : Fais faire un serpent brûlant (c'est-à-dire venimeux) et fixe-le à une hampe : quiconque aura été mordu et le regardera aura la vie sauve. Moïse fit un serpent d'airain et le fixa à une hampe ; et lorsqu'un serpent mordait un homme, celui-ci regardait le serpent d'airain et il avait la vie sauve.* » (Nb 21, 7 - 9).

À première vue, nous sommes en pleine magie ; en fait, c'est juste le contraire : Moïse transforme ce qui était jusqu'ici un acte magique en acte de foi ; la coutume d'adorer un dieu guérisseur existait bien avant Moïse : ce dieu était représenté par un serpent de bronze enroulé autour d'une perche ; une fois de plus, comme il l'a fait pour des quantités de rites, Moïse ne brusque pas le peuple, il ne part pas en guerre contre leurs coutumes ; il leur dit « Faites bien tout comme vous avez l'habitude de faire, mais ne vous trompez pas de dieu, il n'existe qu'un seul Dieu, celui qui vous a libérés d'Égypte. Faites-vous un serpent, et regardez-le : (en langage biblique, *regarder* veut dire *adorer*) ; mais sachez que celui qui vous guérit, c'est le Seigneur, ce n'est pas le serpent. Quand vous regardez le serpent, que votre adoration s'adresse au Dieu de l'Alliance et à personne d'autre, surtout pas à un objet sorti de vos mains ».

Jésus reprend cet exemple à son propre compte : « *De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle* » (Jn 3, 14-15). De la même manière qu'il suffisait de lever les yeux avec foi vers le Dieu de l'Alliance pour être guéri physiquement, désormais, il suffit de lever les yeux avec foi vers le Christ en croix pour obtenir la guérison spirituelle.

C'est le même Jean qui dira, au moment de la crucifixion du Christ : « *Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé* » (Jn 19, 37). « *Ils lèveront les yeux* », cela veut dire « ils

croiront en Lui, ils reconnaîtront en lui l'amour même de Dieu ». Une fois de plus, Jean insiste sur la foi : car nous restons libres; face à la proposition d'amour de Dieu, notre réponse peut être celle de l'accueil (ce que Jean appelle la foi) ou du refus ; comme il le dit dans le Prologue de son évangile, « *Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1, 9-12).

Dans le texte d'aujourd'hui, il reprend ce thème avec force : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle* » (Jn 3, 16). À noter que le mot « croire » revient cinq fois dans ce passage.

Mais en même temps que Jésus fait un rapprochement entre le serpent de bronze élevé dans le désert et sa propre élévation sur la croix, il manifeste le saut formidable entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Jésus accomplit, certes, mais tout en lui prend une nouvelle dimension. Tout d'abord, dans le désert, seul le peuple de l'Alliance était concerné ; désormais, en Jésus, c'est tout homme, c'est le monde entier, qui est invité à croire pour vivre. Deux fois il répète « *Tout homme qui croit en lui obtiendra la vie éternelle* ». Ensuite, il ne s'agit plus de guérison extérieure, il s'agit désormais de la conversion de l'homme en profondeur ; quand Jean, au moment de la crucifixion du Christ, écrit : « *Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé* » (Jn 19, 37), il cite une phrase du prophète Zacharie qui dit bien en quoi consiste cette transformation de l'homme, ce salut que Jésus nous apporte : « *Ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem, un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé* » (Za 12, 10). L'esprit de bonne volonté et de supplication, c'est tout le contraire des récriminations (ou des murmures) du désert, c'est l'homme enfin convaincu de l'amour de Dieu pour lui.

Visiblement, pour la première génération chrétienne, la croix était regardée non comme un instrument de supplice, mais comme la plus belle preuve de l'amour de Dieu. Comme dit Paul, « *Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les païens... Mais ce Messie est puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes* » (1 Co 1, 23 - 25). Il y a donc deux manières de regarder la croix du Christ : elle est, c'est vrai, la preuve de la haine et de la cruauté de l'homme, mais elle est bien plus encore l'emblème de la douceur et du pardon du Christ ; il accepte de la subir pour nous montrer jusqu'où va l'amour de Dieu pour l'humanité. La croix est le lieu même de la manifestation de l'amour de Dieu : « *Qui m'a vu a vu le Père* » (Jn 14, 9). Sur le Christ en croix, nous lisons la tendresse de Dieu, quelle que soit la haine des hommes. Et cet amour est contagieux : en le regardant, nous nous mettons à le refléter.



Les riches heures du duc de Berry
